L'oeil de

TALABARDON & GAUTIER

TABLEAUX • DESSINS • SCULPTURES

Vente aux enchères

INTERVIEW EXCLUSIVE

de Bertrand Talabardon et Bertrand Gautier

ADER
Nordmann & Dominique

Romanesques, malgré eux.

Carole Blumenfeld : Est-ce que vous avez conscience d'être un peu des personnages de romans ? Vous n'avez pas de frigo, mais vous dépensez des millions pour des tableaux…

Bertrand Gautier : Bertrand Talabardon est un grand lecteur d'Alexandre Dumas !
Nous n'avons toujours pas de four mais nous avons un frigo depuis quelques années grâce à une amie qui nous a offert le sien. Avec un peu d'imagination, il est tout à fait possible de cuire des épinards dans une bouilloire ! De toute façon, nous ne recevons pas, car nous survivons au milieu d'un dédale de piles vertigineuses de livres plus hautes que moi qui risquent à tout moment de nous engloutir !

Bertrand Talabardon : À vrai dire, je n'ai pas exactement conscience d'exister et d'exister dans ce métier. Comme je ne sors jamais de la galerie, c'est une aventure qui se déroule entre quatre murs. Je ne vais pas voir les expositions. Je ne rencontre presque personne. Bertrand Gautier est commis aux relations avec l'extérieur et de temps en temps, Hans qui est mon œil va à l'Hôtel Drouot ou dans d'autres salles pour moi.
Il y a encore une quinzaine d'années, nous pouvions débuter la journée en Auvergne et la terminer à Deauville, et ce, même pendant la semaine du Salon du dessin. Les commissaires-priseurs publiaient des listes d'œuvres et lorsque nous les sollicitions pour des photographies, elles nous parvenaient en général deux jours après la vente. Il était donc nécessaire de se déplacer pour voir physiquement le maximum d'objets.
Internet a bouleversé ma vie. C'est une véritable drogue. Je ne sais pas m'arrêter. Je ne sais pas faire autre chose. C'est complètement addictif. J'arrive à la galerie à 8 h 30, sachant que nous habitons au-dessus, et je la quitte à 22 h lorsque Bertrand Gautier m'a préparé un petit festin. Même pendant les vacances, je ne quitte pas des yeux mon écran et c'est d'ailleurs ainsi que nous avons acheté un paysage de jeunesse inédit de François Boucher à la mi-août depuis Udine.
Je vais faire un AVC sans tarder, je n'ai plus de vie ! (Je plaisante). Mais pour « justifier » ces dix ou douze heures par jour que je passe devant mon écran, je m'intéresse à tout, et même à quelques artistes du XXe siècle comme Philippe Jullian dont j'achète les dessins de façon systématique.

Bertrand Gautier : Bertrand Talabardon est un personnage de roman et Philippe Jullian est une clé. Ses romans dépeignent un monde qui va de la brocante aux grands antiquaires qui nous faisait déjà rêver lorsque nous nous sommes rencontrés il y a 43 ans.

C.B : Qui est le plus atteint de vous d'eux par ce virus des enchères ?

Bertrand Talabardon : C'est moi !

Bertrand Gautier : C'est lui, mais je suis atteint d'une autre façon. Nous sommes de toute façon très complémentaires dans notre folie.

Bertrand Talabardon : Je suis un très mauvais chineur. Sur un déballage, je galope dans tous les sens pour ne rien trouver. Il faut se décider très vite, mais votre décision dépend plus de la pression de vos concurrents que de celle de l'objet que vous désirez. Et cela impose de se mouvoir très vite d'un stand à l'autre... J'ai également toujours détesté les puces où je ne trouvais rien du tout. Sur internet, même si j'ai découvert le *Hibou* de Friedrich à 12 h 15 pour une vente qui débutait à 14 h, j'avais un tout petit peu de recul. Nous avions un temps d'avance sur les autres car rares sont ceux qui osent courir le risque d'acheter sans voir.

–

C. B : Depuis combien de temps avez-vous cessé de voir ce que vous achetez ?

Bertrand Talabardon : Depuis le début d'internet. Le Rembrandt, je ne l'ai vu que lorsqu'il nous a été livré sur notre stand de la TEFAF à Maastricht, la veille du vetting.

–

C.B : Prenons justement cet exemple désormais célèbre de L'Odorat ou Le Petient inconscient, un petit panneau estimé 500/800 dollars en 2015 dans une vente à Bloomfied, dans le New Jersey. Vous ne saviez même pas qu'il portait un monogramme puisqu'il est apparu lorsque le propriétaire l'a fait restaurer.

Bertrand Talabardon : Notre documentation sur Rembrandt était mince et nous n'avions d'ailleurs pas le volume du catalogue raisonné paru deux mois plus tôt où étaient publiés deux des autres panneaux de la série qui appartenaient à Thomas Kaplan. Grâce aux musées français et notamment à la fréquentation du musée de Lyon, de Tours, Cognacq-Jay et Jacquemart-André, les Rembrandt de jeunesse m'étaient familiers. Il est beaucoup plus compliqué de parier sur le Rembrandt de la fin en raison de son atelier qui engendre des problématiques d'une grande complexité. Nous sommes montés jusqu'à un million de dollars avec les frais.

Bertrand Gautier : Deux heures après la vente qui avait lieu en début de soirée, heure française, un article paraissait sur le site *The Art Newspaper*. Le commissaire-priseur a terminé la vente devant une télévision locale annonçant la vente d'un putatif Rembrandt, mais nous ne l'avons pas su puisque nous avons filé au vernissage de l'exposition Vigée-Le Brun au Grand Palais. Lorsque nous sommes allés nous coucher, j'ai dit à Bertrand : « Et si nous avons fait une bêtise ? » « Au pire, c'est une œuvre de Lievens ! » Le lendemain matin, muni d'une impression sommaire de l'image, je suis allé voir un ami, Ger Luijten à la Fondation Custodia.

Bertrand Talabardon : Il dit à Ger, « Est-ce que tu penses que j'ai fait une erreur ? » Ger lui a souri : « Non, évidemment. Mais tu penses à quoi ? »

Bertrand Gautier : Je lui ai répondu : « Bertrand pense que cela peut être du plus grand peintre hollandais du XVIIe siècle ». Ger me dit : « Eh bien, il a raison ». Il appelle dans la seconde une jeune femme qui se trouvait dans la pièce d'à côté, la conservatrice Ilona van Tuinen, qui me lance : « Ah mais c'est vous qui l'avez acheté ! » Je tombe des nues !

Bertrand Talabardon : Ilona van Tuinen, diplômée de l'université d'Amsterdam, dirige aujourd'hui le cabinet des arts graphiques du Rijksmuseum. À l'époque, elle venait de passer

trois années au poste d'assistant curator de la collection Leiden formée par Thomas Kaplan et elle était à la Fondation Custodia depuis peu. Et il se trouve que son futur mari, enseignant à Columbia, était spécialiste des estampes de Rembrandt et ils avaient discuté du tableau la veille au soir.

Bertrand Gautier : Un mois plus tard, je suis allé le récupérer dans le New Jersey. C'était un mercredi et le lendemain, nous avions rendez-vous, Ilona et moi, sur un quai du port de New York devant le bureau flottant de Thomas Kaplan.

Bertrand Talabardon : Heureusement il avait des chaussettes de la même couleur et elles n'étaient pas trouées ! Ce qui est chez lui un exploit !

Bertrand Gautier : Oui, car il a fallu que je me déchausse, le teck du pont étant fragile. Le bateau a tout de suite quitté le quai et j'avais une heure pour convaincre Thomas Kaplan. Nous sommes un peu farfelus, mais nous faisons un vrai travail d'attribution. Il connaissait bien la question, mais cela l'a tout de même bluffé d'apprendre que nous avions pris ce risque sans connaître ses propres tableaux.
Je lui ai aussi expliqué que cette œuvre n'était pas arrivée par hasard chez nous. Nous connaissions les écoles du Nord. Bertrand avait auparavant découvert le plus beau dessin d'Adam Elsheimer, *Le Désespoir du peintre*, que nous avons vendu à la Graphische Sammlung de Munich. Il était très important pour justifier la différence entre le prix que je venais de débourser la veille et celui que je lui proposais 24 heures plus tard à 33 km de là par la qualité et solidité de nos recherches. Je lui ai aussi demandé la possibilité de l'exposer à la TEFAF et de le publier dans un catalogue rédigé par Iloana, ce qu'il a très élégamment accepté.
Au bout d'une heure, un peu sonnés, nous nous sommes retrouvés Iloana et moi à nouveau sur le quai. Inquiète, elle se rend compte que nous avons oublié à bord notre Rembrandt alors que le bateau était déjà en train de s'éloigner sous nos yeux. Je lui réponds : « Tant pis. J'ai toujours rêvé d'aller au Waldorf Astoria. Me permettriez-vous de vous y inviter à déjeuner ? »

_

C.B : Vous vendez aujourd'hui votre collection en partie car vous avez avez un peu trop tardé à payer vos impôts…

Bertrand Gautier : Nous avons eu du mal à tenir notre échéancier et nous payons surtout le prix de deux années de pandémie. Je suis aussi fou que Bertrand Talabardon et je suis un assez mauvais gestionnaire. Notre problème est relativement simple : il est impossible de faire ce métier sans faire de coups. Nous avons toujours acheté sans en avoir les moyens, du moins sans pouvoir augurer du coup suivant, et nous n'avons jamais su provisionner.

_

C.B : Qu'est-ce qui vous rend le plus triste ?

Bertrand Talabardon : Tout le monde a envie d'assister à son enterrement, et précisément, là, nous sommes un peu enterrés vivants ! Et heureusement la peine de prison pour dettes a été abolie. J'avais un peu conscience que nous aurions dû en passer par là car j'étais allé un peu trop loin.
David Nordmann, chez Ader, a été plus que délicat. Il nous a évité la guillotine !

_

C.B : Longtemps, dans l'esprit de tous, vous avez été considérés comme des spécialistes du XIXe siècle. Le prisme de cette vente qui rassemble près de 350 œuvres est pourtant beaucoup plus vaste.

Bertrand Gautier : Nous nous sommes astreints pendant une dizaine d'années à publier chaque année un catalogue réunissant une quarantaine d'œuvres du XIXe siècle. Et puis quelques œuvres phares que nous avons vendues incarnaient cette image ; ainsi *Rome, Vue prise de la fenêtre de l'artiste, en décembre 1825* par Corot (collection privée), *Les Frères Dassy* d'Hippolyte Flandrin (Cleveland Museum of Art) ou *La Procession de la Fête-Dieu* de Turpin de Crissé (collection privée). Mais nous n'avons en réalité jamais eu d'œillères. Le premier livre que j'ai offert à Bertrand Talabardon est la monographie d'Adam Elsheimer par Keith Andrews. Avant sa parution, des centaines de dessins étaient considérés comme de la main de l'artiste. Ils n'étaient plus que vingt-deux dans son catalogue raisonné. Et nous avons découvert le vingt-troisième qui est le plus génial, le plus bouleversant, une forme d'autoportrait, où l'artiste, criblé de dettes qui lui valurent même un séjour en prison, se livre à une réflexion sur la condition de peintre et la difficulté à créer.

Bertrand Talabardon : Nous nous sommes rencontrés lorsque j'étais en quatrième année à l'École du Louvre et nous avions une passion commune pour les vieux numéros de *Connaissance des arts* des années 1960 et 1970. C'est ainsi que nous avons formé notre goût.
Nous sommes des enfants des musées et c'est grâce à nos visites des musées de province puis européens que nous avons commencé à constituer notre liste secrète !

–

C. B : Cette « liste secrète » figure-t-elle sur un petit carnet ?

Bertrand Talabardon : Non, et par principe elle est secrète…

–

C.B : Tant que vous n'avez pas découvert le chef-d'œuvre de l'artiste…

Bertrand Gautier : Oui, c'est cela, comme avec Ignace-François Bonhommé, qui a été l'un de nos premiers sujets de conversation, comme avec Jean Perréal dont nous avons vendu un des rares portraits, et avec des artistes comme Félix Trutat ou Charles Cuisin, connu seulement par trois tableaux, dont Jean-Pierre Cuzin nous a acheté le quatrième pour le Louvre. Nous avions coursé cet artiste pendant des années tout comme Léon Bonvin, un des premiers peintres à avoir perçu le potentiel de l'espace photographique.

Bertrand Talabardon : Bertrand intellectualise, mais c'est avant tout la poésie de Léon Bonvin qui nous a séduits ! Cette liste est très éclectique et elle a été affinée avec le temps mais il faut une émotion au départ. Nous avons besoin d'être surpris. Nous achetons en dehors des sentiers battus, et pas nécessairement à contre-courant, n'écoutant que nos émotions. Et puis, ce sont aussi des artistes que nous avions envie de faire découvrir aux autres… puisque nous restons des passeurs.

Bertrand Gautier : Même s'il est un peu prétentieux de le dire, sans nous, la connaissance de Joseph Werner, de Turpin de Crissé, de Léon Bonvin ou de Charles Filiger, ne serait peut-être pas tout à fait la même. Quelques-unes de nos expositions ont ainsi pu changer le regard traditionnellement porté sur Dantan avec notre ensemble de « portraits-charges » venant du duc Max en Bavière (1808-1888) ou, dans un autre registre, sur les silhouettes du *Chat Noir* que nous avons vendues au musée d'Orsay.
Nous avons aussi découvert des sculptures emblématiques comme *La Baigneuse portant un amour*, terre cuite de Rodin, *L'Éternelle Amitié* de Stouf, *Le Trépied* de Joseph Chinard,

l'esquisse en terre cuite de *Pourquoi naître esclave ?* de Carpeaux, ou encore l'*Algue* en bronze de Sarah Bernhardt qui figurera dans la prochaine exposition du Petit Palais.

C.B : Tout le monde a envie de savoir quels sont vos prochains projets car il est difficile de vous imaginer vous arrêter.

Bertrand Gautier : Tout m'intéresse, mais ma véritable passion, c'est l'architecture. J'ai un grand projet d'exposition sur le dessin d'architecture pour lequel j'ai réuni près de 200 feuilles. Je voudrais expliquer ce qu'est le dessin d'architecture en France à partir des années 1650 et essayer de faire partager ce goût, qui est pour moi, une des choses les plus subtiles qui soit !

Bertrand Talabardon : Il l'écrit en ce moment mais ce sera publié à titre posthume… (Rires !)

C.B : Vous êtes toujours amoureux ?

Bertrand Gautier : Je ne sais pas si ce sont des choses qu'on écrit ! J'ai une amitié extrêmement profonde pour Bertrand Talabardon ! Ce qui est certain : pas une seconde nous ne nous sommes ennuyés ensemble.

Bertrand Talabardon : J'ai beaucoup de tendresse pour Bertrand Gautier. Et je pourrais difficilement… Nous ne nous sommes jamais ennuyés mais mon immense tendresse n'exclut pas de soudaines pensées d'agacement…

Bertrand Gautier : Pendant 43 ans, nous avons mis quotidiennement en pratique le mot de Diaghilev à Cocteau qu'aime répéter Bertrand : « Étonne-moi ! » Cela nous a permis de découvrir des artistes dont nous ignorions jusqu'à l'existence et qui sont littéralement entrés dans nos vies comme Hans Jakob Oeri ou August Kopisch, mais aussi de faire de belles rencontres, et je pense ici avec émotion à Ger Luijten qui était devenu un véritable ami.

Bertrand Talabardon : Si Hans et Marie-Élise continuent de travailler avec nous, c'est que nous avons beau être insupportables, chaque jour apporte son lot de surprises. Et chaque jour Bertrand Gautier apporte son lot de nouveautés qui tiennent à sa petite personne absolument imprévisible. Il est d'une distraction particulièrement réjouissante. Il est le professeur Tournesol et je suis plutôt le capitaine Haddock.

VENTES :

Hôtel Drouot
Mardi 21 mars 2023 : vente de tableaux et sculptures
Jeudi 23 mars 2023 : vente de dessins anciens & modernes

RESPONSABLES DE LA VENTE:

David NORDMANN
+33 (0)1 53 40 77 10
d.nordmann@ader-paris.fr

Xavier DOMINIQUE
+33 (0)1.78.91.10.09
xavier.dominique@ader-paris.fr

Relations presse :

ARTCENTO
Pauline BODDAERT
pauline.boddaert@artcento.com
06.79.55.85.48

©Artcento